

GUIEU, DANIEL (1841 – 1911)

GUIEU, Daniel, colporteur pour la Société missionnaire franco-canadienne (1873-1880), pasteur de l'Église réformée de France (1885-1900), né en France en 1841, décédé à Québec le 3 juillet 1911. Il avait épousé une demoiselle Hamel dans cette même ville avant 1880. Inhumé au cimetière protestant Mount Hermon de Québec.

Nous ne lui
connaissons pas
de photo

Nous ne possédons que des informations partielles sur cet évangéliste qui n'a été que sept ou huit ans au Québec, mais qui y a créé des liens. C'est sur son passage canadien que nous avons le plus renseignements.

Il est né en France en 1841, mais nous ne connaissons rien d'autre de ses origines. Il avait sûrement une expérience d'évangéliste et de colporteur, puisque c'est à ces titres que la Société missionnaire franco-canadienne (1839-1880) le fait venir de France en 1873. Il avait pu se former à l'Institut de Glay ou à la maison des Missions évangéliques de Paris qui préparaient toutes les deux des missionnaires.

Il importe de connaître la situation missionnaire au moment de son arrivée. La ville de Québec, haut lieu du catholicisme à cette époque, n'est pas très accueillante pour les missionnaires franco-protestants qui essaient vainement de s'y établir. En 1868, la Société missionnaire franco-canadienne (interconfessionnelle) tente à nouveau de le faire. Elle y crée un poste d'évangélisation organisé. Elle fait venir de France le pasteur Jean-Baptiste Muraire (1822-1902, voir sa biographie en ligne) et son épouse ainsi que Jules Bourgoïn (1848-1900, voir aussi sa biographie) comme colporteur. Tous deux font du porte-à-porte et réussissent à rejoindre nombre de personnes, pendant que Madame Muraire s'occupe de l'école missionnaire. Bourgoïn quitte pour Montréal en 1870, les laissant seuls. Cependant leur rapport de 1872 fait état de 17 familles de convertis à Québec/Lévis en plus de deux autres, une à Sainte-Foye et une à la Canardière, ce qui représente près de 40 personnes. On peut dire que leur action a été efficace en quatre ans dans un milieu plutôt hostile (on n'hésite pas à leur lancer des pierres). Les problèmes de santé de l'épouse obligent le couple à rentrer en France en août 1873.

C'est à ce moment que Daniel Guieu intervient. Il épaulera un pasteur suisse d'expérience, Louis Langel, que la FCMS vient d'engager tout comme lui. Ce dernier a été formé à Bâle à la maison de la Mission évangélique et a passé quelques années en Inde, qu'il a dû quitter pour raison de santé. En 1874, Langel s'occupe de Québec et son épouse reprend l'école. En 1875, il peut indiquer que 50 adultes assistent au culte. Daniel Guieu est rejoint par un autre colporteur, Louis Leclain et cet été-là, par l'étudiant Josué-Henri Watier. Les colporteurs vont aussi bien à Lévis que dans les environs de Québec. Daniel Guieu s'occupe aussi de contacter les immigrants français qui débarquent à Pointe-Lévis pour leur faire part de la situation religieuse locale. Durant ce temps, c'est Joseph Buessard qui enseigne à l'école. Le départ de Langel en 1876, après trois ans

seulement, perturbe l'organisation rattachée à la FCMS¹. Louis Leclain ira à Rivière-du-Loup², Buessard deviendra colporteur et Guieu ira remplacer pour un hiver le pasteur Thomas G.A. Côté à Chicoutimi au Saguenay lequel vient de quitter pour les États-Unis³. Après cet épisode, Guieu revient à Québec et continue y faire du colportage jusqu'à la fin de son engagement envers la FCMS, qui disparaît en 1880. Les presbytériens sont prêts à l'engager, mais il refuse à cause de sa santé et de celle de son épouse et préfère rentrer en France.

Durant son séjour, comme son collègue, il s'était marié et avait convolé avec une demoiselle Hamel⁴. Il rentre dans son pays et la Société évangélique de France lui offre un poste pendant deux ans, lequel est ensuite supprimé faute de fonds. Écœuré, il rentre chez lui, bien décidé à cesser tout engagement dans la vie active.



Pourtant il est sensible à la pénurie des ouvriers et vu son âge (44 ans), après mûre réflexion, il accepte de répondre à l'appel de l'église de Rosans (dans les Hautes-Alpes). Il n'est pas consacré et les synodes de l'Église réformée de France à laquelle il est rattaché décident de l'ordonner. C'est ainsi que le 17 janvier 1885, «après avoir subi un examen devant une commission de pasteurs et des présidents de consistoire, je reçus l'imposition des mains dans le temple de Rosans. Six mois après, un décret du Gouvernement est venu confirmer ma nomination par le consistoire... comme titulaire au poste où je suis⁵. »

Après neuf ans, il passe à Saint-Martin-de-Boubaux (Lozère), de 1894 à 1900, en pleine région des camisards⁶. Au moment où il arrive, on vient de consolider le temple,

¹ En fait, à l'été 1876, la communauté que quitte le pasteur Langel se rattache aux presbytériens. Des hommes d'affaires, principalement anglophones, sont prêts à la soutenir et c'est ainsi que, dès le mois de novembre 1877, elle est dotée d'un temple tout neuf, l'église française de Québec, située rue Saint-Jean. La communauté compte de 40 à 120 personnes qui assistent au culte. C'est le pasteur Rieul-P. Duclos qui en prend la charge en octobre 1877.

² Il reviendra à Québec seulement pour épouser à 29 ans, à l'église Chalmers-Wesley, Mary O'Brian, la veuve d'un Canadien français, le 12 janvier 1878.

³ Comme étudiant-pasteur, Thomas G. A. Côté avait fait du colportage au Saguenay à l'été 1870. Il y était revenu quelques années plus tard après sa dernière année de théologie au Collège presbytérien. Il va créer à Chicoutimi une chapelle et une école, bilingue, et y organiser un cimetière. Il la quittera en 1876 et c'est à ce moment-là que Guieu s'y rendra.

⁴ Nous n'en savons rien d'autre et nous avons vainement cherché leur mariage aussi bien dans les actes de l'église Saint James que dans ceux de Chalmers. Et malheureusement, les actes de la paroisse presbytérienne française (dite Saint-Jean) ne commencent qu'en 1882 puis sautent à 1889.

⁵ Extrait d'une lettre au pasteur Jean-Antoine Vernon, parue dans *Le Semeur franco-américain* du 5 janvier 1887, p. 328-329. Dommage que le journal n'ait pas publié la photo jointe à sa lettre. Rosans est un village médiéval, situé à quelque 60 km au nord de Sisteron, qui a gardé certains éléments de cette époque, parties de fortifications, chemin de ronde, tour de château, arches anciennes, etc. Il a alors 750 habitants. Le temple protestant qu'il a connu, de forme octogonale, a été recyclé en mairie aujourd'hui comme le montre la photo.

mais la communauté s'amenuise et n'est plus que de 600 habitants en 1900. On lui a donc confié l'animation de petits villages.



Intérieur actuel de l'église de Boubaux.

On remarquera la place centrale
qu'occupe la chaire

Au décès de son épouse vers 1900, Daniel Guieu décide de revenir à Québec, ville qu'il avait tellement parcourue afin, peut-être aussi, de retrouver des membres de sa belle-famille. Il avait collaboré à l'époque avec le pasteur Duclos chargé de la paroisse presbytérienne française et s'était aussi lié d'amitié avec son successeur, l'éminent pasteur Calvin-Elie Amaron.

Sa santé est déficiente durant l'hiver 1910-1911 et il ne sort guère de chez lui. Six mois plus tard, au début de juillet, la chaleur l'incommoda tellement qu'il doit garder le lit. Il mourra le 3 juillet 1911. Son acte de décès nous dit qu'il avait 70 ans.

Selon le communiqué de *L'Aurore* par le pasteur Amaron, ses funérailles eurent lieu dans l'église de Saint Andrew le mercredi 19 juillet, mais curieusement l'acte est enregistré à la paroisse de la rue Saint-Jean. Daniel Guieu a été inhumé dans le cimetière protestant de Québec, Mount Hermon.

8 octobre 2020

Jean-Louis Lalonde

Sources

Calvin-E. Amaron, « Le pasteur Daniel Guieu », *L'Aurore* 21 juillet 1911 p. 10.

Jean-Antoine Vernon, « Encore à l'oeuvre », *Le Semeur franco-américain*, 4 janvier 1887, p. 328-329, sur sa consécration en France en 1885.

Annual Report of the French Canadian Missionary Society, Montréal, Campbell and Beckett Printers, 1881, p 66 et 69.

Dominique Vogt-Raguy « Les communautés protestantes francophones au Québec : 1834-1925 », thèse PhD, Bordeaux, U. de Bordeaux III, 1996, 938 p + annexes. Ici, p. 283 et annexe 14.

⁶ En révoquant l'Édit de Nantes en 1685, Louis XIV interdisait le protestantisme sur le territoire français. Cette interdiction provoqua l'exil de près de 200 000 personnes qui trouvèrent refuge dans des pays limitrophes. La guerre des camisards est un soulèvement de paysans protestants dans les Cévennes et Bas-Languedoc contre cette révocation, pour la liberté d'être protestant en France, plus globalement, pour la liberté de culte. Les troubles durèrent jusqu'en 1711. Comme l'explique un site rattaché à l'église : « C'étaient des gens du peuple, paysans, tisserands, cardeurs de laine, de jeunes gens pour la plupart. Ils ne furent jamais que 2500 à 3000, qui tinrent en échec pendant deux ans, de 1702 à 1704, les 25 000 à 30 000 soldats des troupes royales. Leur mobilité, leur familiarité avec un terrain sauvage, les complicités qu'ils rencontraient parmi les habitants leur permirent de tenir bon face à une armée qui n'était pas habituée à une guerre de maquis. La rébellion écrasée, les assemblées demeuraient interdites, traquées et sévèrement réprimées. » La liberté attendue ne viendra qu'à la toute fin de la Révolution française en 1788.